

Abbé MUGNIER

CORRESPONDANCE
(1891-1944)

Des salons et des lettres

Édition établie, annotée et commentée par Olivier MUTH



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2023

www.honorechampion.com

L'ABBÉ DES SALONS ET DES LETTRES

Né au château de Lubersac (Corrèze), où son père faisait fonction de régisseur¹, Arthur Mugnier (1853-1944) était issu, par sa mère, d'une ancienne famille de Lorraine. Il dut quitter le Limousin après la mort de son père et vint à Paris, où l'influence de sa mère le poussa vers la condition ecclésiastique. Sur la recommandation du marquis de Lubersac, il fut admis au petit séminaire de Nogent-le-Rotrou pour achever ensuite sa formation aux grands séminaires d'Issy et de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1877, il enseigna d'abord au petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs de 1877 à 1879, puis fut nommé vicaire à la paroisse de Saint-Nicolas-des-Champs (1879-1881), dans le quartier des Halles. C'est alors qu'il commença à tenir régulièrement un journal, qui devint une chronique du Paris littéraire et mondain de cette époque : il y rapportait des anecdotes et des traits d'esprit. « Voilà donc ma vie, écrivait-il le 27 janvier 1921, recueillir des mots, noter des rencontres, être un parasite des vivants et des morts, puis cultiver des regrets de toutes sortes². » Il fut ensuite vicaire à Saint-Thomas-d'Aquin (1881-1893), second vicaire à Notre-Dame-des-Champs (1893-1896), premier vicaire de Sainte-Clotilde (1896-1909) et aumônier de la maison-mère des sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny (1910-1931). En 1924, le nouvel archevêque de Paris le nomma chanoine ; mais pour tout le monde, il resta l'abbé Mugnier, et bien peu lui donnèrent ce titre.

¹ D'après Ghislain de Diesbach, *L'Abbé Mugnier, le confesseur du Tout-Paris*, Paris, Perrin, 2003, p. 34-35. Une légende tenace, entretenue apparemment par l'abbé lui-même, fait de son père l'architecte de la restauration du château (voir la lettre de l'abbé au docteur Le Savoureux, datée du 24 septembre 1930 : « Mon père n'était pas le seigneur du château, loin de là, mais il en fut l'architecte »). Voir également les souvenirs de Lucien Descaves, évoquant le château de Lubersac où l'abbé était né, « non parce qu'[il] appartenait à son père, mais parce que celui-ci en était l'architecte » (« Images de l'abbé Mugnier », 1944, Bibliothèque nationale de France [BnF], Arsenal, Lambert Ms. 15752). « Ce château avait été reconstruit en style Louis XIII de 1845 à 1848 par son père, que le marquis de Lubersac appelait son Mansart » (L. Descaves, *Deux amis : J.-K. Huysmans et l'abbé Mugnier*, Paris, Plon, 1946, p. 15). Il semble plus vraisemblable qu'il en fût le régisseur, comme le sous-entend d'ailleurs l'abbé dans son journal (manuscrit) : « Il [son père] avait mis la propriété sur un très bon pied. Elle rapportait plus qu'aujourd'hui » (Archives nationales [AN], 258AP/6, cahier n° 9, 24 novembre 1915).

² Abbé Mugnier, *Journal (1879-1939)*, Paris, Mercure de France, 1985, 27 janvier 1921.

S'il avait la réputation d'être un incorrigible mondain³, au point qu'on le surnommait « le confesseur des duchesses » et qu'on disait de lui qu'il serait enseveli dans une nappe⁴, la correspondance, de même que le journal de l'abbé, publié sous forme d'extraits en 1985, donnent un éclairage plus juste à une personnalité plus complexe que ce que la postérité a bien voulu en retenir. Dans ce volume consacré aux salons et aux lettres, a été rassemblée la correspondance croisée, autant qu'il était possible, entre l'abbé et quelques grands noms du Paris littéraire et mondain de la première moitié du XX^e siècle : la famille Sand, le comte et la comtesse et Elaine Greffulhe, la famille Arman de Caillavet (et les grands hommes qui lui sont liés, Anatole France et André Maurois), Anna de Noailles (ainsi que Maurice Barrès et sa sœur), Robert de Montesquiou, Jean Cocteau, Marcel Proust, Paul Valéry, Louise de Vilmorin, Henri Le Savoureux, propriétaire de la maison de Chateaubriand, Julien Benda et Paul Léautaud.

L'abbé fut d'abord un homme d'Église, connu pour avoir ramené Joris-Karl Huysmans à la foi. S'il n'espérait pas en faire de même avec Anatole France, Paul Valéry (« un mystique sans Dieu », « un païen ») ou Lina ou Aurore Sand, lesquelles avaient de qui tenir (leur belle-mère et grand-mère, George, voyait dans la doctrine catholique « une lettre morte⁵ »), l'abbé ne manquait pas, dans ses lettres, d'évoquer sa foi : « Peut-être aussi ne différons-nous que sur le nom à donner à l'objet de nos adorations. La science, la justice, la nature, l'art, la poésie, toutes ces choses dont vous êtes si ardemment éprise, moi je les appelle Dieu et c'est toute la distance qui nous sépare⁶. » Sévère sur l'Église, qui lui semblait manquer fondamentalement de tolérance (« ma conviction est que, le jour où nous entrerons résolument dans cette voie de la tolérance à l'égard de nos adversaires, nous désarmerons bien des haines, nous rallierons à l'Évangile bien des volontés hésitantes⁷ ») et de charité (« plus larges de cœur, plus compatissants, nous serions bien vite maîtres des consciences, nous ferions œuvre de pacification dans les familles et dans la société⁸ »), l'abbé fut rapidement en délicatesse avec sa hiérarchie. Il fréquentait des ecclésiastiques en marge ou en rupture avec le dogme établi, tels l'ex-père Hyacinthe Loyson, qui s'était marié et

³ *Ibid.*, 16 mai 1901 : « La mondanité est, en moi, incorrigible. »

⁴ Paul Reboux, *Mes mémoires*, Paris, Haussmann, 1956, p. 150. L'expression serait de Jean-Louis Forain, ami de Huysmans. L'abbé aurait ajouté : « ... d'autel ! » (L. Descaves, *Deux amis...*, *op. cit.*, p. 123).

⁵ Voir George Sand, *Correspondance : 1812-1876*, Paris, Calmann-Lévy, 1882, vol. II, p. 324.

⁶ Lettre à Lina Sand, 5 janvier 1892. Voir *infra* pour le détail de ces lettres.

⁷ Lettre au vicomte Charles de Spoelberch de Lovenjoul, 23 février 1893.

⁸ Lettre à Lina Sand, 13 septembre 1893.

avait fondé une Église néo-gallicane indépendante, l'invitant même à déjeuner, chez lui, en 1907. L'abbé espérait sans doute le faire revenir dans le giron romain, mais il fut en réalité la dupe de Loyson qui soutint la publication d'une brochure sur la vie d'un prêtre prétendument marié, l'abbé Charles Perraud, que Mugnier avait bien connu. S'ensuivit une polémique par voie de presse, l'abbé devant se justifier de ses liens avec Loyson et confirmer que la correspondance de l'abbé Perraud ne contenait pas la preuve de la faute dont on l'accusait.

J'ai défendu la mémoire d'un prêtre mort qui a été mon ami, et cela contre l'ex-père Hyacinthe qui s'en est vengé, en montant, lui et son fils, toute une campagne contre moi. Mes supérieurs m'ont reproché d'avoir été ridiculement bon pour M. Loyson, dans ces deux dernières années, et pour me punir, on m'a demandé de quitter S^{te}-Clotilde et de prendre un congé⁹.

Le député Denys Cochin, qui était l'un des principaux porte-paroles du parti catholique à la Chambre, conseilla à Mugnier de « demander » son congé et de subir le châtement « galamment » (« qui n'a connu l'injustice¹⁰ ? »), tandis que la comtesse Greffulhe faisait au supérieur de l'abbé, le curé de Sainte-Clotilde, et à l'archevêque de Paris le plaidoyer de celui qui, à ses yeux, avait eu « le tort de vivre trop près des doctrines évangéliques et pas assez dans la sociabilité moderne¹¹ ». Elle se fit fort d'obtenir l'assurance qu'il aurait un poste équivalent à celui qu'il devait abandonner, après quelques mois de congé¹², en l'occurrence un poste de premier vicaire d'une grande paroisse, rejetant toute proposition d'aumônerie¹³. C'est pourtant ce qu'il devait obtenir, chez les sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny, en août 1910.

C'est à l'abbé qu'on s'adressait pour un baptême, une communion, ainsi la fille du ministre Jules Roche, pourtant proche de Clemenceau, en 1909, la fille du banquier David David-Weill en 1926, et jusqu'au baptême d'une cloche, offerte par Lina Sand, en souvenir de sa propre mère, à l'église de Nohant en 1894 ! Il était également très demandé pour bénir les mariages : le fils du député Francis Laur, lui-même fils adoptif de George Sand, en 1897, la fille de la comtesse Greffulhe en 1904, pour laquelle il avait joué les marieurs, poussant le prince de Beauvau-Craon, puis le duc de Guiche, le prince Joseph de Chimay en 1919... Mais également Jeanne Arman de

⁹ Lettre à Aurore Sand, 28 novembre 1909.

¹⁰ Lettre de Denys Cochin à l'abbé Mugnier, 26 octobre 1909.

¹¹ Lettre de la comtesse Greffulhe à l'abbé C[osse ?], 27 octobre 1909.

¹² Lettre de la comtesse Greffulhe à l'abbé Gardey, 30 octobre 1909.

¹³ Lettre de la comtesse Greffulhe à l'abbé Mugnier, 12 mai 1910.

Caillavet avec Maurice Pouquet en 1919, la fille de celle-ci, Simone, avec André Maurois en 1926, et la fille de Maurois, issu d'un premier mariage, en 1938... Trois générations ! « Que de mariages vous bénissez, et combien le philosophe, en vous, doit parfois s'allier au noble ministre de la Providence ! », lui écrivit un jour Anna de Noailles¹⁴. Il est vrai que remarier une jeune veuve à son cousin germain, une divorcée à un Israélite, n'était pas sans poser d'épineuses questions liturgiques ! Mais comme le disait l'abbé, « le mariage est une mission¹⁵ »... C'est parfois aussi une épreuve, et l'abbé était consulté et apportait ses conseils pour les divorces et les annulations de mariages malheureux : de Gabrielle Sand avec Roméo Palazzi, de Simone Arman de Caillavet avec son premier mari Georges Stoïcesco, de Suzanne Demange, nièce de Maurice Barrès, avec Paul Boppe... Aussi devait-il multiplier les rendez-vous « pour rapprocher des ménages désunis, en former d'autres qui seront unis peut-être¹⁶ »... Il joua parfois les entremetteurs, pour réconcilier Anatole France et M^{me} de Caillavet ou encore les Valéry... Enfin, il accompagnait les malades, jusqu'à leur lit de mort, où il recueillait la confession et donnait l'absolution à certains : le peintre Alfred Stevens en 1900, qui ne voulut d'abord pas le recevoir, Edmond Rostand en 1918, le marquis du Lau d'Allemans en 1919, qui inspira à Marcel Proust le personnage du même nom, le prince d'Arenberg en 1924, Georges Hugo, petit-fils de l'anticlérical Victor, en 1925, et jusqu'à la comtesse de Noailles en 1933 pour laquelle il « risqua » l'absolution...

Certes, il s'agissait essentiellement de ses amis du Paris littéraire et mondain (encore que l'abbé s'éreintât en confessions et retraites de paroissiens de toutes sortes, lors de ses années de vicariat). En effet, l'abbé aima le monde, écrivant dans son journal : « Je suis le prêtre des noces de Cana. Je ne suis pas celui du jeûne au désert. » Ou encore : « J'ai aimé les grands noms, les beaux hôtels pour la part d'histoire qu'ils me rappelaient. Le passé étincelait à mes yeux¹⁷. » Ce monde, « il l'aima sans illusion, sans en être ébloui ni dupé, mais il l'aima et cela jusque dans ses défauts, ce qui est la bonne façon d'aimer¹⁸. » D'une parfaite honnêteté intellectuelle, il s'y était d'ailleurs imposé par les qualités les moins faites pour y réussir : la modestie, la sensibilité, la fraîcheur d'âme et l'admiration qu'il vouait à la haute société. Dans les salons parisiens, il offrait l'aspect déconcertant d'un

¹⁴ Lettre d'Anne de Noailles à l'abbé Mugnier, 27 juillet 1930.

¹⁵ Lettre à la comtesse Greffulhe, 2 août 1904.

¹⁶ AN, 258AP/3, cahier n° 27, 19 mars 1908.

¹⁷ A. Mugnier, *Journal*, 10 avril 1902 ; 7 janvier 1929.

¹⁸ Marthe Bibesco, « L'abbé Mugnier ou trente ans d'amitiés européennes », dans *Vogue*, mai 1951, p. 51.

curé de campagne, avec ses gros souliers carrés, sa soutane élimée et son curieux chapeau tricorne qui, au même titre que son rabat, évoquait le XVIII^e siècle. L'abbé pouvait aussi être invité pour son aspect et son caractère pittoresques¹⁹... La princesse Bibesco, l'une de ses « nièces d'élection », qui entretenait avec lui une correspondance active, publiée sous le titre *La Vie d'une amitié*, et lui consacra un livre²⁰, en témoigne :

Pour les maîtresses de maison, l'abbé Mugnier faisait la fortune d'un dîner. Les malveillants disaient que c'était une mode, l'abbé Mugnier était à la mode, cela passerait comme passent les modes. Mais, très curieusement, cette mode de Paris n'était pas de celles qui passent. D'où lui venait cette exceptionnelle faveur, et qui dura si longtemps ? Avant tout, de sa charité mise en pratique ; j'oserai dire ensuite de son aptitude au bonheur²¹.

Il est vrai que sa correspondance, de même que son journal, peuvent apparaître comme une suite d'invitations à déjeuner et à dîner, souvent déclinées d'ailleurs par fatigue ou manque de temps. L'abbé fréquentait assidûment les salons de la comtesse Greffulhe, de Léontine Arman de Caillavet et de sa fille, Jeanne Pouquet, de la comtesse de Noailles, de la princesse Bibesco... Il était invité à l'ambassade d'Autriche chez la comtesse Wolkenstein, à « Monabri » en Suisse chez la princesse Wittgenstein, à Nohant chez les Sand, au cœur du Berry, au château des Greffulhe à Bois-Bourdan en Seine-et-Marne, à l'hôtel Ritz chez la princesse Soutzo, quai d'Orsay chez Mélanie de Vilmorin, au pavillon des muses de Robert de Montesquiou, dans l'hôtel particulier des David-Weill à Neuilly, au château des Pouquet à Essendiéras en Dordogne, chez la comtesse de Durfort à Combourg... et jusque dans les jardins de M^{lle} Chanel ! À la fin de sa vie, il allait surtout se reposer dans la villa Calautça, que la comtesse de Castries possédait aux environs de Biarritz, et à la Vallée-aux-Loups, à Châtenay-Malabry au sud de Paris, chez le docteur Henri Le Savoureux, qui avait installé une maison de repos et un petit musée dans l'ancienne demeure de Chateaubriand.

Un autre trait saillant de la correspondance de l'abbé, c'est sa passion de la littérature (« j'aime la littérature plus peut-être qu'il ne m'est permis²² »), et en premier lieu de Chateaubriand, dont les *Mémoires d'outre-tombe* étaient

¹⁹ Terme employé par Jeanne Arman de Caillavet qui l'invita avec la comédienne Réjane (lettre non datée, 1914 ?).

²⁰ M. Bibesco, *La Vie d'une amitié, ma correspondance avec l'abbé Mugnier (1911-1944)*, Paris, Plon, 1951-1955 ; *Le Confesseur et les poètes*, Paris, Grasset, 1970.

²¹ M. Bibesco, art. cit.

²² Lettre à Maurice Barrès, 23 août 1921.

devenus son bréviaire, au point d'en savoir par cœur de longs passages. Il vouait au grand homme un véritable culte (« Chateaubriand, c'est l'amour avec toutes ses formes, acuité, volupté, intensité, insatiabilité, orgueil, jalousie, désir – l'amour gouffre, l'amour dévoré et dévorant²³ »), même s'il en confessait les défauts en privé, ou dans son journal, moins élogieux à cet égard que ses propos (« il y a des écrivains qui aiment leur personne plus que leurs idées, Chateaubriand est de ceux-là²⁴ »), et s'il y avait une part de jeu dans cette idolâtrie (« le pèlerin savait sourire de ses dévotions²⁵ »). À la comtesse Greffulhe, il écrivait : « Personne mieux que Chateaubriand n'a exprimé les enchantements et les mécomptes de la vie²⁶ ! », tandis qu'il voyait, dans l'élection à l'Académie française d'André Maurois, qui venait de lui consacrer un ouvrage, le signe de l'intervention du grand homme : « Cette fois du moins, il n'aura pas été égoïste²⁷. » Une intervention d'outre-tombe, en somme... Si sa ferveur pour Chateaubriand enchantait toute sa vie, l'abbé admirait également George Sand, Alphonse de Lamartine et Victor Hugo. « Le culte des grandes âmes, d'où qu'elles viennent, fait partie intégrante de ma religion », écrivait-il à Lina Sand²⁸. Lui-même donna des conférences religieuses sur des sujets littéraires, comme celle sur le thème : « Comment George Sand a perdu la foi », qui connut un beau succès et lui fit connaître la famille de cet auteur, « ce beau génie dont les œuvres ont transporté d'aise mes vingt ans²⁹ ». Il participa aux commémorations du cinquantenaire de sa mort, suivit les travaux du vicomte de Lovenjoul ou de M^{me} Komarow sur la vie et l'œuvre de George Sand et conserva, « jusqu'au dernier jour, [...] son admiration passionnée pour la grande George³⁰ ». Au fond, l'abbé avait réussi à mettre en œuvre le conseil qu'il donna à la poète Marie Noël, de concilier amour des lettres et exigences de la foi : « Lisez donc, sans scrupules, *tous* les livres³¹... »

²³ A. Mugnier, *Journal*, 19 août 1917.

²⁴ *Ibid.*, 15 octobre 1919.

²⁵ Maison de Chateaubriand [MDC], fonds Le Savoureux, « Le secret de l'abbé Mugnier », notes du docteur Le Savoureux, [1945].

²⁶ Lettre à la comtesse Greffulhe, 17 août 1932.

²⁷ Lettre à André Maurois, 24 juin 1938. Sur l'« égoïsme » de Chateaubriand, voir également la lettre de l'abbé à la poète Marie Noël du 3 octobre 1943 : « J'ai passé deux mois à la Vallée-aux-Loups en la compagnie invisible de Chateaubriand. Je n'ai donc pas souffert de son égoïsme » (Marie Noël-Abbé Mugnier, *J'ai bien souvent de la peine avec Dieu : correspondance*, Paris, Éd. du Cerf, 2017, p. 380).

²⁸ Lettre à Lina Sand, 7 avril 1891.

²⁹ *Id.*, 2 juin 1893.

³⁰ Lettre de M^{me} Gimonet à Aurore Sand, 3 mars 1944.

³¹ M. Noël-A. Mugnier, *op. cit.*, lettre du 20 février 1918, p. 42.

Grand lecteur, malgré l'affaiblissement progressif de sa vue, qu'il finit par perdre presque totalement, il savait deviner et encourager les futurs talents, admirant un article d'Aurore Sand dans le journal *Le Temps*, les « beaux vers » de Simone Arman de Caillavet, conseillant Jeanne Pouquet sur l'ouvrage qu'elle consacra au salon de sa belle-mère... « J'ai lu ces pages avec émotion. La note est infiniment juste », lui écrivit-il peu avant la parution du livre, donnant ainsi son absolution littéraire³². La fréquentation de Jeanne Pouquet ouvrit également à l'abbé les portes des élections, parfois rocambolesques, à l'Académie française : celle de Georges de Porto-Riche, le 24 mai 1923, après vingt tours de scrutins, par seize voix contre treize à Louis Bertrand (« j'ai plusieurs amis dans cette *promotion-là*, Tharaud, Rivoire, Porto-Riche, Bertrand³³ »), celle d'Henri Robert, le 15 novembre 1923, par dix-neuf voix contre onze à Maurice Paléologue en 1923 (« tous deux aussi sont mes amis, mais dans ce cas-là mon cœur a une préférence marquée pour H. R³⁴. »), celle d'Abel Bonnard, le 16 juin 1932... On reprocha à Simone Arman de Caillavet, désormais mariée à André Maurois, « d'avoir influencé quelques vieux amis en faveur de Bonnard³⁵ », avant d'œuvrer à l'élection de son mari, le 23 juin 1938. Dans sa correspondance, l'abbé évoque également l'élection de ses amis Bremond en 1923, Valéry en 1925, et la controverse qui suivit le discours de Bremond sur la « poésie pure ».

L'abbé était fréquemment consulté, on lui envoyait manuscrits et parutions : Marcel Proust lui fit ainsi parvenir ses œuvres de jeunesse et ses « pastiches » au *Figaro*, s'inquiétant de sa réaction à la lecture de *Du côté de chez Swann*, « si rebutant par sa longueur, si choquant par son caractère licencieux, si douloureux surtout », un livre « défendu³⁶ ». L'abbé n'était pas avare de compliments à l'égard de ses destinataires, parfois jusqu'à la flagornerie³⁷. À Anna de Noailles : « Je me plonge, avec délices, dans toutes les eaux vives que vous faites jaillir. C'est ainsi que j'ai tant admiré

³² Jeanne Pouquet, *Le Salon de Madame Arman de Caillavet*, Paris, Hachette, 1926. Et voir lettre à Jeanne Pouquet, [s. d., 1925 ?].

³³ Lettre de Jeanne Pouquet à l'abbé Mugnier, 21 mai 1923.

³⁴ *Id.*, 17 mai [1923 ?].

³⁵ *Id.*, 28 juin 1932.

³⁶ Lettre de Marcel Proust, février 1918.

³⁷ Écrivant à Anna de Noailles, Marcel Proust n'était pas, lui non plus, avare de compliments : « Ce qui tombera de votre cerveau sera toujours précieux comme sera toujours fine l'odeur des fleurs d'aubépine » (lettre du [1^{er} ? mai 1901], citée dans M. Proust-A. de Noailles, *Correspondance (1901-1922)*, Paris, Payot & Rivages, 2021, p. 27). La comtesse s'excusa presque de « l'encens qu'il fait brûler vers [elle] si généreusement » (*ibid.*, p. 213).

vos pages³⁸ » ; « J'ai porté à mes lèvres cette *amphore de poésie* que vous avez emplie jusqu'aux bords, et qui désaltère les siècles. Jamais lyrisme n'aura été plus fécond et plus profond³⁹ » ; « Vous êtes lue, d'un bout du monde à l'autre, et cette lecture grandit les âmes⁴⁰. » À Robert de Montesquiou : « Ma première impression est un éblouissement. Je crois sortir d'un trésor de cathédrale ou d'une procession de Fête-Dieu, où l'Église a vidé ses écrins »⁴¹; « Vous continuez à rendre à la beauté, quelle qu'elle soit, un hommage passionné, intransigeant, j'allais dire sacerdotal⁴² » ; « Je vous ai lu, sans omettre une syllabe, et retrouvant, à chaque page, le si grand artiste que vous êtes⁴³ » ; « Nous avons tous besoin de vous, de ce goût poussé jusqu'au génie⁴⁴. » À Maurice Barrès, il donnait un avis plus circonstancié, défendant *Le Voyage de Sparte* et le *Jardin sur l'Oronte* contre leurs contempteurs. À Paul Valéry, il se dit surpris par *Charmes*, séduit par son *Serpent*, lisant et relisant son *Cimetière marin*... Enfin, il encourageait la génération montante, sans toujours bien la comprendre, Jean Cocteau et son *Potomak* (« chef-d'œuvre d'observation, d'humour, de style, d'art, de tout⁴⁵ »), son *Essai de critique indirecte* (« vous agrandissez le champ de la critique⁴⁶ ») ou sa *Machine infernale* (« Jean s'est surpassé⁴⁷ »), ou encore Louise de Vilmorin et son premier roman, *Sainte-Unefois* (« vous êtes faite et mise au monde pour écrire des livres très modernes et que vous saurez mieux que personne traduire vos expériences gaies ou tristes⁴⁸ »).

Car l'abbé était curieux et ouvert d'esprit, dans le domaine littéraire (il dut même se rétracter suite à une lecture un peu trop rapide et enthousiaste du *J'adore* de Jean Desbordes⁴⁹), mais également musical. C'est ainsi qu'il voulut assister aux représentations (les premières en France) que la comtesse Greffulhe donnait de Richard Wagner (« mais la défense de l'archevêque de Paris est formelle sur ce point⁵⁰ ») et qu'il se rendit plusieurs fois au festival de Bayreuth (« un enchantement d'art et de religion », « c'est un *Génie du*

³⁸ Lettre à Anna de Noailles, 12 mars 1920.

³⁹ *Id.*, 21 décembre 1920.

⁴⁰ *Id.*, 1^{er} janvier 1921.

⁴¹ Lettre à Robert de Montesquiou, 6 août 1902.

⁴² *Id.*, 27 juin 1916.

⁴³ *Id.*, 29 juillet 1917.

⁴⁴ *Id.*, 11 juillet 1921.

⁴⁵ Lettre à Jean Cocteau, 12 août 1913.

⁴⁶ *Id.*, 14 juin 1932.

⁴⁷ Lettre à M^{me} Eugénie Cocteau, 21 avril 1934.

⁴⁸ Lettre à Louise de Vilmorin, 17 juillet 1935.

⁴⁹ Voir *infra* la correspondance avec Jean Cocteau.

⁵⁰ Lettre à la comtesse Greffulhe, 9 décembre 1889.

christianisme sur la scène⁵¹ ». Un homme de son temps, l'abbé Mugnier ? C'était en tout cas un fin observateur des événements de son époque et on trouve, au hasard de sa correspondance, des allusions, dont son journal foisonne par ailleurs, à l'affaire Dreyfus, à la loi sur les associations qui dispersa les congrégations religieuses (« une cause qui nous est chère⁵² »), à la première guerre mondiale (« chaque pierre de la cathédrale de Reims me tombe sur le cœur⁵³ », « l'histoire s'écrit en lettres de fer et de feu⁵⁴ »), à la réintégration de l'Alsace et de la Moselle, à la chute du cabinet Clemenceau en 1920, à la condamnation par le pape de l'Action française en 1926, à l'impuissance de la Société des Nations, à la guerre d'Espagne (« Le canon espagnol a retenti à nos oreilles jusqu'à la reddition de S^t-Sébastien⁵⁵ »), aux incertitudes de la seconde guerre mondiale (« De quoi demain sera-t-il fait⁵⁶ ? », « Quand nous reverrons-nous⁵⁷ ? », « Quelle époque nous traversons et pourquoi l'humanité s'acharne-t-elle à se rendre malheureuse⁵⁸ ? ») et à l'Occupation. Toutefois, à l'exception des événements dont il fut le témoin direct (l'enterrement de Victor Hugo par exemple, le 1^{er} juin 1885), l'abbé se livrait rarement (et de moins en moins, avec le temps) à des réflexions politiques, quoiqu'il apparaissait, dans ce domaine-là comme dans d'autres, comme un « libéral ». Ainsi écrivit-il à la poète Marie Noël : « Je ne vous parle pas des événements publics. Je n'y comprends absolument rien, je veux ce que Dieu veut⁵⁹. » Il s'intéressait davantage au passé qu'au présent : « C'est le passé qui m'enchant. Il faut que les faits soient embaumés pour me toucher⁶⁰. »

L'abbé était, enfin, un homme. Un homme qui se posait bien des questions sur sa condition d'homme d'Église, sur sa solitude, voire sur son célibat...

Vous semblez croire que c'est chose aisée que de vivre en-dehors du monde et de ce qui mène le monde. Pas si aisée que cela. Oui, quand on arrive à la quarantaine et qu'on l'a dépassée comme moi, on se résigne facilement à cet état, à cette ligne de vie qu'on s'est tracée, au matin de sa jeunesse. Mais quand on est plus jeune, quand on voit autour de soi le bonheur qui marche ou semble marcher, quand on lit des poèmes, des livres entiers qui gravitent

⁵¹ AN, 258AP/3, cahier n° 5, 24 juillet 1901 (cité en partie dans A. Mugnier, *Journal*).

⁵² Lettre de la comtesse Greffulhe, 12 avril 1901.

⁵³ Lettre à Aurore Sand, 23 septembre 1914.

⁵⁴ Lettre à la comtesse Greffulhe, 1^{er} janvier 1915.

⁵⁵ Lettre au docteur Le Savoureux, 23 septembre [1936].

⁵⁶ Citation de Victor Hugo, dans lettre à la comtesse Greffulhe, 27 décembre 1940.

⁵⁷ Lettre à Jeanne Pouquet, 14 septembre 1943.

⁵⁸ Lettre à la comtesse Greffulhe, 6 janvier 1944.

⁵⁹ M. Noël-A. Mugnier, *op. cit.*, lettre du 13 avril 1938, p. 324.

⁶⁰ AN, 258AP/5, cahier n° 16, 19 décembre 1913.

autour d'un seul et même sentiment, quand on a, de par la chasteté du séminaire, des flots de vie dans ses veines et des élans indicibles dans l'âme, ah ! il y a des moments très durs à passer⁶¹...

En 1906, il semble avoir faire l'objet d'une crise de conscience et s'être attaché sentimentalement⁶², comme il devait le relater dans une lettre à Aurore Sand :

J'ai fait récemment l'expérience de ce que vous dites. Je m'étais attaché à un être exquis ou que je croyais tel. Le genre d'affection n'était pas très défini. C'était à la fois paternel, intellectuel, lyrique. Tout a fini tristement, comme je vous le raconterai un jour, de vive voix, car le papier ne se prête pas au détail ni à certaines nuances. Je me hâte d'ajouter que tout est resté dans un *platonique absolu*. Le petit roman dont je vous ai entretenue tout à l'heure a été le seul de ma vie⁶³.

D'ailleurs, et au sujet de son ami Ferdinand Bac, il écrivit plus tard, en novembre 1915 : « Erreur, erreur de s'attacher à qui ne s'attache pas... Erreur, erreur de violenter l'écho. À un certain âge, et dans certaines conditions, le renoncement s'impose, au moins extérieur. Embrassez, caressez vos chimères ! Mettez la tête sur leurs épaules ! Que tout soit imaginatif et cérébral ! Mais rien, rien au dehors ! Des *sylphides* et pas davantage⁶⁴. » Pour l'abbé, « la femme-amie est nécessaire. La sœur avec un peu plus de tendresse sensible peut-être⁶⁵. » Il se contenta d'amitiés littéraires et mondaines et de l'affection de ses « nièces d'élection », la comtesse de Castries et la princesse Bibesco. C'est à la première qu'il légua l'ensemble de ses papiers, conservés, pour partie, aux Archives nationales, tandis qu'une autre partie se trouve à l'université du Texas à Austin. La comtesse de Castries fit don à la princesse Bibesco de lettres reçues par l'abbé, que la princesse exploita dans ses publications citées plus haut, avant de les revendre, sans doute par intérêt financier, à l'université américaine.

⁶¹ Lettre à Aurore Sand, 7 septembre 1895.

⁶² Le journal (manuscrit) de l'abbé reste discret sur le sujet. Tout au plus mentionne-t-il la jeune vicomtesse Jean de Contades, future comtesse de Castries (« une âme s'approche de la mienne »), la princesse Lucien Murat (« je l'ai trouvée charmante » ; « elle m'est très sympathique ») (AN, 258AP/3, cahier n° 18, 1^{er}, 17, 24 avril 1906), et la comtesse de Béarn (« je serais si heureux de la voir plus souvent ») (*ibid.*, cahier n° 19, 20 juillet 1906). De sa « nièce d'élection », la future comtesse de Castries, il écrit encore en 1907 : « Elle est venue à moi, au lendemain de ma grande épreuve » (*ibid.*, cahier n° 20, 9 janvier 1907).

⁶³ Lettre à Aurore Sand, 20 août 1906.

⁶⁴ AN, 258AP/6, cahier n° 9, 25 novembre 1915.

⁶⁵ AN, 258AP/5, cahier n° 5, 22 août 1912.

La présente édition n'est ainsi qu'une petite sélection des correspondants du monde « des salons et des lettres », que l'abbé a pu fréquenter au cours de la première moitié du XX^e siècle. En effet, il écrivait beaucoup, se faisant fort de répondre aux nombreuses lettres qui lui étaient adressées : « Rien ne paralyse comme des tas de lettres qui attendent. Ce sont des captifs qu'il faut libérer », « Je passe ma vie à rouler le *rocher de Sisyphe épistolaire*⁶⁶ », ou encore : « Je suis submergé de lettres auxquelles il faut répondre. Jamais de loisirs ! Et des petits bleus à me ruiner⁶⁷ ! » Seule sa correspondance avec la princesse Bibesco et avec la poète Marie Noël ont été intégralement publiées⁶⁸. Dans la présente édition, les lettres ont été collationnées sur les autographes, le manuscrit a été respecté au maximum et les corrections se sont limitées à rendre le texte intelligible et la lecture aisée. La ponctuation a été harmonisée ici ou là. Les crochets carrés signalent les ajouts ou les restitutions de l'éditeur ; lorsqu'ils contiennent un point d'interrogation, c'est que la lecture est incertaine. En effet, l'écriture de l'abbé est assez cursive et de plus en plus difficile à déchiffrer avec les années et la progression de la cécité qui devait le frapper⁶⁹. À partir de l'été 1931, il obtint de la comtesse de Castries qu'une secrétaire fût mise à sa disposition, à qui il dictait son courrier et son journal. La lecture en est certes grandement facilitée, mais la correspondance perd quelque peu en spontanéité et le style devient plus ordinaire. Les lettres ont été organisées par « familles » de correspondants, puis de façon chronologique, mode de classement qui permet de suivre le déroulement des faits et d'éclairer chaque missive par des recoupements. Des erreurs de datation ne sont pas à exclure, notamment pour les nombreuses lettres non datées d'Anna de Noailles ou de Jean Cocteau. Toutes sont conservées dans des collections publiques, ainsi qu'il est précisé en tête de chacun des chapitres.

Que soient remerciés les institutions et les personnels de conservation, les ayants droit d'auteurs des lettres non encore entrées dans le domaine public, le professeur Cédric Giraud pour ses traductions des citations latines, et Daniel Gratien pour sa relecture et son soutien.

Olivier MUTH

⁶⁶ AN, 258AP/3, cahier n° 7, 6 septembre 1902 ; cahier n° 23, 19 août 1907.

⁶⁷ AN, 258AP/6, cahier n° 33, 4 janvier 1918. Petit bleu : télégramme pneumatique de petite taille et de couleur bleue.

⁶⁸ M. Bibesco, *La Vie d'une amitié*, *op. cit.* ; M. Noël-A. Mugnier, *op. cit.*

⁶⁹ « Dans un concours de pattes de mouche, avouez que j'aurais le premier prix », écrit-il plaisamment à la poète Marie Noël (*ibid.*, lettre du 9 février 1927, p. 170).